

Article du 8 septembre 2011 :

## Matias González, dur d'oreille à Bilbao

Pour son exigence et son indépendance, il est considéré comme le meilleur président de corridas en Espagne. Matias González, 62 ans, ingénieur, nommé par le pouvoir politique régional, préside les corridas de Bilbao depuis dix-sept ans. Et tout seul, avec deux assesseurs, quand les grandes arènes – Madrid, Séville – ont des équipes présidentielles tournantes. Il a succédé à Carmelo Sánchez-Pando, premier «civil» à, en 1986, diriger une corrida en Espagne sans être commissaire de police et par ailleurs fondu de Carlos Gardel. Matias González est soutenu par les importantes institutions taurines locales : l'équipe dirigeante des arènes, le fameux club taurin Cocherito de Bilbao, association centenaire qui compte plus de 1000 membres. En 2009, pour «sa rigueur, sa flexibilité, sa sensibilité» et pour avoir «consolidé la catégorie des Corridas générales de Bilbao», le prestigieux et madrilène Cercle taurin des amis de la dynastie Bienvenida l'a honoré de son Mouchoir d'or. L'année précédente, le club taurin de la société locale «basque et libérale» Tintigorri, qui abrite aussi un club anti-taurin, lui avait donné un prix pour son «incorruptible défense de la catégorie taurine de Bilbao».

**«Sincérité».** Ces louanges n'empêchent pas la contestation. Le poste, bénévole, de président de corrida est une charge exposée aux estimations contradictoires et polémiques qui traversent l'opinion taurine. Ainsi, le 26 août, pour n'avoir accordé qu'une oreille à Ponce, avec qui il est ami, à cause d'une estocade un poil basse et quand la majorité du public en réclamait deux, il a reçu une bronca. Matias González : «Je donne beaucoup d'importance à l'estocade. C'est une suerte très difficile, risquée, terriblement importante ; il ne faut pas la dévaluer.» Ponce, grognon mais fair-play : «Je me suis jeté sur le toro avec sincérité. On ne peut pas fermer la grande porte parce que l'épée est tombé deux petits doigts plus tard. Mais bon, on connaît le niveau de Bilbao.»

Le 27, González a aussi entendu des sifflets pour ne pas avoir accordé une oreille, la première, celle octroyée par demande majoritaire du public à Castella. Matias González : «La pétition était minoritaire.» Castella, mi-figue mi-raisin : «Il devait manquer un mouchoir.» La protestation, ça le laisse froid. González pense à sa «responsabilité» et dit bien que là-haut, à la présidence, «on est pas là pour jouir du spectacle». En 2006 déjà, because l'estocade, il avait refusé de donner une deuxième oreille, celle-là du ressort du président, à Ponce, chouchou de Bilbao, et à Castella. Elles étaient demandées quasiment à l'unanimité, y compris par le maire de Bilbao. Matias González : «Je ne permets pas qu'un torero sorte par la grande porte s'il tue mal.»

En 2000, il expliquait sa ligne à Joël Bartolotti, de la revue nîmoise Toros : «Bilbao, c'est une arène importante, avec des toros sérieux et une programmation prestigieuse. La présidence se doit d'être à la hauteur.» Comme la contestation tous azimuts est le sel de la chose taurine il a, cette année, été aussi mis sur la sellette par plus intransigeant. Ainsi, pour Jean-Charles Roux, de la revue Toros, l'oreille accordée à Manzanera, El Cid, Padilla, Bolivar était «discutable, et Matias a trop fait jouer la

musique». Lui : «Le public est souverain [pour la première oreille, ndr] ; le règlement le prescrit ainsi.»

Dans sa chronique du 27 août, le virulent critique Domingo de la Camara lui a même sonné les cloches : «Ay Matias González, qui t'a vu, qui te vois ! Avant, tu te serais fait tuer plutôt que de faire jouer la musique. Maintenant, c'est devenu une kermesse. Avant, tu refusais des oreilles légitimement gagnées et maintenant tu en fais cadeau avec des pétitions minoritaires.» Avis contraire pour les membres du jury Juan-Jamon-Ibarretxe. Ils lui ont la semaine dernière décerné le prix Bilbao y los toros pour son «éminent bilbainismo» et son «comportement et son savoir-faire taurins». Lui, dans sa carrière, se reconnaît une oreille de complaisance. Celle accordée un jour de 2006 à Dávila Miura. Il faisait ses adieux à Bilbao, les deux autres toreros, Cruz et Fandiño, étaient à l'infirmerie ; il lui restait trois toros de a Quinta à tuer seul.

**Habit moche.** Matias González a voulu devenir torero. A l'âge de 16 ans, il fugue une semaine pour aller toréer en tiente dans les élevages de Salamanque. Comme les matelillas, les jeunes vagabonds-toreros, il a froid, faim et pratique de nuit «el toreo furtivo», le braconnage taurin. Son idole était alors et reste Paco Camino : «Un torero très complet. Bien à la cape, bien à la muleta et grand tueur de toros.» La guardia civil le recherche. Quand il revient chez lui, son père, grand aficionado, lui met le marché en main : d'accord pour que tu essayes de devenir torero mais tu ne délaisses pas tes études.

Entre 1967 et 1970, Matias González a fait une brève carrière de novillero sans picador. Il toré à Santander, Bilbao Peñafiel, Valladolid, Salamanque, Balmaseda. En prenant beaucoup de coups. A Bilbao, en juillet 1967, il avait loué un habit de torero si moche que ses parents présents dans les arènes ne l'ont pas, au début, reconnu. Il a même toréé avec le jeune Pedro Moya, qui allait devenir «El Niño de la Capea». Une fois, il est même sorti «a hombros» (sortie en triomphe par la porte principale), à Orduña. Mais un jour, à Balmaseda, avant une course, prenant conscience de son courage «trop juste», il se demande ce qu'il fout là et décide de laisser tomber.

Donc les études, et maintenant président de Bilbao. González a de l'ambition pour cette arène où les toreros sont mieux payés qu'ailleurs. Il voudrait que, comme pour Madrid, elle puisse lancer ou relancer la carrière de l'un d'eux. Il a aussi de l'ambition pour la tauromachie qui, pour ne pas disparaître, «doit continuer à être un spectacle différent des autres, avec du risque et de la rigueur». C'est ce à quoi, là-haut dans sa loge, avec son visage de Robespierre impavide, il s'emploie. A coup de mouchoirs et de principes. Quitte à se faire enguirlander, au-dessus de sa guirlande.

**Jacques Durand**